

## Javakheti

- T'es bourré Jérôme ?

Erwan me dévisage en rigolant. Il a raison, il est 11h00 du matin, on vient juste d'arriver dans le petit Caucase et je suis totalement saoul...

Nous sommes arrivés ce matin dans le village perdu de *Tabaskuri*, sur le lac du même nom, à 2000 mètres d'altitude dans cette steppe de montagne du plateau du *Javakheti*. Nous sommes 5 scientifiques français de diverses disciplines (sédimentologue, écologue, pédologue) et Mariam, une collègue géographe de l'Université de *Tbilissi*.

Le village est minuscule. Quelques maisons lépreuses, quelques entrepôts agricoles pour la plupart abandonnés. Comme toujours dans ces situations, nous avons été accueillis par les chiens et par les enfants. Ils nous ont vite conduits à la seule bâtisse à deux étages du village, au bord du lac. Curieuse cette baraque en cours de construction. Un escalier de marbre, une baie vitrée, une terrasse ... Une maison luxueuse et vulgaire, au bord du lac dans un village misérable aux maisons en torchis. Le vieil homme qui habite là, un gardien, nous explique que c'est la maison de campagne d'un type de Tbilissi qui fait des affaires avec la Russie. Ok. On ne veut pas forcément en savoir plus sur la nature des affaires en question. Le vieux nous fait visiter la maison. C'est une espèce de caricature de ce que la société occidentale peut construire de plus ostensiblement clinquant et vulgaire. Et le raffinement suprême provient de ce que, sur ce substrat bling-bling, une bonne dose de tradition russo-lourdingue a été ajoutée. Un chef d'œuvre.

Le vieux nous amène à la cuisine et tout de suite, on sent le traquenard. Il y a déjà là trois, quatre

mecs, pas frais. La table est pleine de bouteilles. On reconnaît quelques bières locales mais les autres récipients contiennent un liquide jaunâtre non identifié. C'est bon. On n'est pas né de la dernière pluie. On ne s'en sortira pas avec ces types avant d'avoir goûté toutes les bouteilles et trinqué vingt fois à l'amitié franco-géorgienne, à l'amour du Rugby, et, avec des sourires équivoques vers Mariam, aux jolies Géorgiennes et aux belles Françaises. Bon ! Des situations comme ça on en a tous déjà vécues. Il n'y a pas vraiment d'échappatoire sauf à créer un mini-incident diplomatique. Et j'avoue que je suis parmi les moins doués pour le refus systématique.

Deux heures après, nous sortons de la baraque, assez pleins, conformément aux prévisions. Erwan s'en est à peu près sorti en précisant qu'il conduisait. Manu, Bruno et Philippe ont prétexté qu'ils étaient malades. Mariam n'a pas eu à refuser : les Géorgiens du coin ne lui ont rien proposé. Les collègues masculins ont tous pris une bonne quantité, mais c'est moi qui ai dû me plier à toutes les tournées. J'ai clairement dépassé ma dose.

Le problème avec les mecs alcoolisés, c'est que partout dans le monde, la désinhibition consécutive à la consommation d'alcool, les amène à penser qu'ils deviennent des champions du monde. En l'occurrence, quand j'ai picolé, j'ai l'impression de contenir des pensées profondes, fulgurantes et brillantes qui vont changer la face du monde. Alors qu'évidemment, je débite, au mieux une série de conneries et au pire, je pars dans un délire pseudo scientifico-littéraire (ce qui, le lecteur l'a compris, correspond sans doute à ma perversion intime).

Je m'arrête devant une mesure délabrée au toit de chaume, à moitié en ruine et sur laquelle les herbes de la steppe ont commencé à pousser.

- Tu vois, Erwan, il y a un sol sur cette maison. Ce toit est en fait un écosystème. J'y vois une allégorie de notre maison commune : l'écosystème-habitat. *L'« oikos »...*

Et puis l'effondrement quand on méprise le système qui est notre maison...

Je manque de tomber moi-même. Elle est belle l'Université Française en mission scientifique !

- Je me demande pourquoi quand tu as bu, Jérôme, tu nous refourgues toujours du Jared Diamond<sup>11</sup> et du Pablo Servigne<sup>12</sup>, mal digérés. Ce que tu vois sur cette maison, mon garçon, ce sont les bouses de vache en train de sécher et qui serviront de combustibles cet hiver.

- Oui c'est exactement ça. C'est toujours ce que je dis aux étudiants : l'écosystème c'est la merde transformée en énergie.

Manu et Bruno ont grimpé sur un vieux tracteur soviétique à chenilles qui finit de rouiller, dans un coin. Je m'approche avec Philippe et Erwan, qui me soutiennent discrètement.

---

<sup>11</sup> Jared Diamond, 2005. Collapse: How Societies Choose to Fail or Succeed. Penguin Books

<sup>12</sup> Pablo Servigne et Raphaël Stevens, 2015 Comment tout peut s'effondrer : petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes, Seuil, coll. « Anthropocène »

- Ouais vous avez raison les gars, c'est en fait une mission sur l'effondrement du système soviétique. On est là pour chercher les squelettes du « monde d'avant ».

Et puis je veux vous prendre en photo : vous avez de bonnes têtes de vainqueurs avec vos sourires béats dans votre tracteur désossé.

Ce matin, nous avons tous été marqués, en traversant les parcelles agricoles du vieux Kolkhoze abandonnées depuis 15 ans de voir que la végétation native de la steppe ne revenait que très faiblement. Les sols sont tellement blindés d'engrais. C'était quand même n'importe quoi de cultiver ici des céréales à 2000 m d'altitude, dans ce pays sans arbres. Les agronomes soviétiques s'en sortaient d'ailleurs en « mettant la dose ». Le collapse de l'URSS, c'est sans doute ici une renaissance pour l'écosystème natif mais il y a des putains d'effet mémoire...

Je progresse jusqu'à la voiture en continuant à pérorer sur la fin des civilisations et les tracteurs socialistes. On quitte le village. Erwan roule doucement. J'ai ouvert la fenêtre et j'ai mis la tête

dehors. Franchement, cette eau de vie est difficilement gérable.

Le paysage est grandiose. Le lac de *Tabaskuri* brille. Le vent plie les herbes hautes de la steppe. Les volcans, récents et dacitiques, à notre niveau, plus vieux et basaltiques au-delà du grand lac de *Paravani*, nous entourent. Quelques villages de Géorgiens cultivateurs comme celui que nous venons de quitter. De loin en loin, les campements des pasteurs azéris, venus là, comme ils le font depuis des siècles, en transhumance estivale depuis les plaines arides des bords de la Caspienne. Les campements des cavaliers-nomades : le grand mythe des steppes. Mais ici, des baraquements de tôles, des tentes de plastique. Pas grand-chose à voir avec les gracieuses yourtes qui ont fleuri un peu partout dans les Alpes, où des néo-ruraux t'expliquent les bienfaits de la perméaculture et te décrivent l'avenir du monde en buvant de la tisane bio.

Je raconte aux copains, le jour où j'écoutais, gêné, sous une yourte, un couple d'urbains visiblement friqués, récemment installé dans le Mercantour, m'expliquer le monde des nomades, et comment il

fallait louer la pensée lumineuse de Pierre Rabhi et de Claude Bourguignon. Je n'avais même pas osé leur dire quel était mon métier.

Manu en rigolant :

- Quand tu as picolé, Jérôme, non seulement tu déconnes intellectuellement mais tu deviens con et malveillant.

La voiture a quitté la piste. Nous remontons le versant vers le sommet du volcan Tavkvetili. On s'arrête. Le 4x4 ne peut plus passer.

Erwan nous explique :

- Bon, les gars, l'objectif cet après-midi, c'est de trouver une forêt. La relique de la grande forêt de montagne, qui préexistait avant la steppe. J'ai lu un bouquin d'un Allemand qui décrit l'existence d'un lambeau forestier natif, sans doute minuscule, sur les flancs du Takvetili, il y a une vingtaine d'années. Le problème c'est qu'évidemment, on n'a pas de points GPS.



Erwan est le grand spécialiste de l'évolution de la flore dans le petit Caucase. Il y a fait sa thèse, bossé avec plein d'archéos. C'est le chef de cette mission.

Nous quittons donc la voiture, remontons une grande pente herbeuse, passons un petit col et rejoignons le cône du volcan lui-même. Très vite, nous progressons dans le brouillard. Sur les flancs du volcan, à proximité du sommet, la steppe cède la place à une formation dense à Rhododendron. Avec l'humidité ambiante, les feuilles sont dégoulinantes. Nous avançons donc trempés et à l'aveugle. Impossible de prévoir où l'on va poser le pied dans cette végétation qui nous arrive à la poitrine. De temps en temps, l'un de nous met la chaussure dans un trou dissimulé sous les rhodos et se casse la gueule sous les applaudissements enjoués des collègues (toujours pas complètement dessaoulés, cela va sans dire). Ça nous amuse beaucoup mais ça n'a pas l'air de vraiment faire rire Mariam qui progresse avec difficulté.

On continue à avancer dans le brouillard. On ne voit maintenant plus à dix mètres. On est obligé d'hurler pour ne pas perdre le contact avec les collègues.

Manu et Bruno décident de passer à une approche plus scientifique et moderne.

- Une forêt, même petite, ça se voit. On devrait essayer de la trouver d'abord sur une image satellite ou une photo aérienne, de trouver le point GPS et ensuite de se diriger vers le point.

Mariam, à qui l'on vient de traduire cette remarque, nous apprend que son mari est justement un militaire du service géographique de l'armée, spécialiste de photo-interprétations. Elle sort son téléphone portable et l'appelle. S'ensuivent de longues minutes d'explications en géorgien. On ne capte pas un mot bien sûr mais on croit comprendre que la discussion n'est pas uniquement technique. On sait que le militaire en question n'était pas fan de laisser partir sa jeune épouse avec cinq scientifiques français plus ou moins rigolards. Mais voilà maintenant, qu'il faut guider ces Français, perdus dans le brouillard, vers une forêt fantôme.

Mariam sort un bout de papier, note pendant de longues minutes des coordonnées puis raccroche. Elle a froid et veut rentrer à la voiture. Son mari

lui a délivré les coordonnées GPS des points qui pourraient correspondre à une forêt sur la base des couleurs visibles sur la photo aérienne.

Ok. Elle redescend et nous voilà partis, mais cette fois avec un but, guidés par le GPS, vers notre forêt relique.

Bon, on doit monter le versant. Marcher dans ces rhododendrons humides devient, à la longue, assez pénible.

Et punaise, elle est loin cette forêt. Enfin une voix dans le brouillard.

- Ça y'est les gars. On est au point du mec de Mariam. Vous voyez une forêt ?

Je fouille le gris autour de moi. Je ne suis pas en grande forme mais il n'y a pas l'ombre d'un arbre.

Non que dalle... C'est pas là. Essayons le point suivant.

Cette fois, on doit redescendre, traverser un chaos de blocs de lave dacitique, puis passer un petit col. Toujours le brouillard. Toujours pas d'arbres.

Point suivant. 45 minutes de marche de plus. Idem. On pourrait être revenu au point de départ. De toute façon, on ne voit rien.

Cette errance chaotique sur ce volcan m'a fait le plus grand bien. Je recommence à envisager le monde de manière plus rationnelle. Mais je sens poindre un sacré mal de tronche.

Au cinquième point, un espoir. Une vague forme sombre devant nous. On s'approche. Ça y'est les gars, on l'a notre forêt. Il n'y a pas de doute. Ce sont des petits arbres. Oui des jeunes arbres... Et même des résineux parfaitement alignés. Merde. Ce n'est pas une forêt, c'est un reboisement soviétique en Pin Sylvestre. Un truc parfaitement technocratique. Des arbres plantés il y a 50 ans et qui ont juste donné lieu à une opération de propagande sur l'Union Soviétique qui lançait un grand plan de reforestation du petit Caucase. 90% des plants ont crevé. Il n'y a là juste que quelques survivants.

Il est 18h. Le brouillard devient de plus en plus épais et la nuit commence à tomber.

- Bon. Soyons, Messieurs, un tout petit peu lucides et analytiques. Le plus probable est qu'il y ait en ce moment, un militaire géorgien, qui se marre, en racontant à ses potes qu'il a fait tourner cinq connards de

scientifiques en rond autour d'un volcan, pendant des heures.

- Ouais. On est tous d'accord. En tout cas, on ne sait pas si c'est une mission-effondrement, mais au moins on sait que c'est une « mission-loose ».

On descend en se marrant. Que celui qui n'a jamais eu d'échec complet lors d'une journée de travail sur le terrain nous balance des pierres dans la face. Ce n'est pas la première fois. Ce ne sera pas la dernière. Mais en tout cas, pour une première journée de boulot dans le petit Caucase géorgien, on fait quand même fort : forcés de picoler puis mystifiés par un autochtone.

Il me plaît bien ce pays.

**Contexte scientifique :** *Reconstitution de la trajectoire évolutive des socio-écosystèmes dans le petit Caucase*

**Localisation :** *Javakheti. Géorgie. 41°38'59"N 43°40'10 " E*

**Date :** *Juillet 2017*

**Exemples de productions scientifiques associées à la mission :**

*Message E., Poulenard J., Sabatier P., Develle AL. Wilhelm B., Nomade S., Scao V., Von Grafenstein U., Arnaud F., Malet E., Mgeladze A., Banjan M., Mazuy A., Dumoulin JP, Belmecheri S., Lordkipanidze D. .2019 Paravani, a puzzling lake in the South Caucasus. Quaternary International*